

DIEUDONNÉ NIANGOUNA

# Les Inepties volantes

*suivi de*

**Attitude clando**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

## SOMMAIRE

Les Inepties volantes .....	9
Attitude clando .....	65

*Les Inepties volantes* et *Attitude Clando* ont été publiés pour la première fois  
en 2009 par les éditions Carnets-Livres.

© 2010, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-287-0

**Les Inepties volantes**

*Ce texte a été créé le 10 juillet 2009 au Festival d'Avignon dans  
une mise en scène de l'auteur.*

*Pour Tracy Claire-Camille Niangouna*

## I

... Sortie du Marché Total, avenue de l'OUA, au coin l'école Saint-Exupéry sur l'avenue Tchicaya-U-Tam'si, je longe le goudron du poète qui finit par tomber sur le bras de la télévision, une fois viré à droite et qu'on se trouve au pied de la télé une ruelle en diagonale se précipite dans la vallée, passe une rigole, je grimpe la pente légère et me retrouve dans les bois, mais déjà il fait moins froid que l'atmosphère sinistre de ce février 1994, le moindre battement d'ailes s'entend à des échos-lumière, rare est le gazouillement d'un insecte récalcitrant, la peur fait craqueler les écorces des arbres qui s'immobilisent dans leur fin de parcours aussi muets que le temps moisi du suspens, mes pas éjectent le qui-vive, vagabond je dépose ma conscience sur une pierre et fais rebondir une massue par-dessus la pacotille, le cœur net comme s'il sortait d'une carrosserie de bagnole, l'attitude tellement peu importe interpelle quelques maîtres du lieu qui se voient obligés de me ramener à la ligne, n'eût été leurs sifflets ponctués de quelques chargements rapides de kalachnikov je n'aurais pas fait la connaissance de ma première barricade, le cœur sait se soulever haut les vents et le cerveau retomber plus à plat qu'une diarrhée rouge sur la latérite, la peur hormis les yeux qui vacillent c'est le trac du gardien de but, être la cible et les pieds qui demandent pardon, d'où sortez-vous, j'entendais

des mots mais aucune phrase, ramassés une fois impossible de louer un sens à accorder aux joutes verbales que l'homme noir de charbon, barricadé de grenades, la tête enfouie sous un chapeau de rameaux – et moi, Sembène Ousmane et Aimé Césaire sous la poigne mouillée, la bouche balbutiant des onomatopées livrées au profit du doute, nous donnions à l'instar d'un dialogue de Ionesco mal ronronné par un chien et une musaraigne, l'incommunicabilité en marche, c'est une zone de front ici, je me saigne à vouloir reconstituer la scène, mais impossible, suis trop adepte de la fiction pour que le documentaire s'imprègne vigoureusement dans ma mémoire comme l'écrivain de *L'Équipe* du dimanche, c'est au cut que j'eus droit à un soupçon de souvenance, je devrais être un homme venu d'ailleurs, il m'avait déclaré pas espion, ni éclaireur, encore moins un con de journaliste en quête de sujet à pondre au milieu des têtes enfourchées sur des pics, j'avais rien vu et le décor était loin d'être classique, sans torture ni interrogatoire au café fort, même pas une fouille ni contrôle d'identité il me graciait, le gars avait du chien, il te scannait les intentions et le petit diable coincé derrière tes semblants lui parvenait en moins de deux comme une fiche de renseignements, son écurie, cinq louveteaux dont aucun ne me revint, apprécia comme un seul homme le discours du maestro, l'homme venu d'ailleurs devait continuer son chemin en le rebroussant, marcher sur ses propres pas c'est vachement important comme motif de rétrospection, même ment qu'inspecter ses vomis pour prendre note sur l'ail farci dans le poulet qui reste à sa juste teneur après le va-et-vient du gosier tandis que le gombo se dilue dans la salive et la bile en passant, sur le

chemin du retour je croisais mes pas, impossible de les empêcher à ne pas finir comme ces têtes sur des buttes à ras du sol et qui plus saluaient le sanctuaire du non-retour car même moi suis pas sûr d'en être sorti, mais tonitruant dans leur *Cahier d'un retour au pays natal* qu'ils balançaient par-dessus les vents mes pas avides et aveugles montèrent pour leur destin, je m'en allais larmes avec, croisant des vivants qui sortaient des buissons le regard saignant et tout le matos à fleur du kaki vert, l'homme au charbon avec une forêt sur la tête attendait mes pas, je ne puis savoir s'ils eurent le même sort que moi ou s'assoupirent tout simplement sur des pics, depuis aucune nouvelle d'eux...

## II

... Quitter Brazzaville, début de la guerre 1997, sur l'arête vertébrale d'un train pour l'enfer, j'accepte ma prochaine vie avant consommation, je saurai me fondre dans l'oubli, ma mère me revient en songe, elle s'est laissé mordre par la guerre, c'est pas que j'aie pas été là pour repousser le tragique qui la lorgnait avec appétit, je compte des sommeils agités, mon cerveau boxe et s'éclate, pourvu que je ne finisse au soleil, qu'un ailleurs accepte mes pas, je suis bien sûr un lâche dans la logique de foutre un coup à l'insolence, on a chanté dans le ventre du train, j'étais sur son dos, la pluie nous a essorés de nous, vierges comme des couteaux sans manches nous riions à nous faire la poisse, à l'enterrement d'une femme, morte d'asphyxie, le train a craché une toux des plus coriaces, et nous sommes rentrés plus qu'en état de faiblesse, trinquant pour nos entrailles, j'ai raté la mort passé Massembo-Loubaki, une barre métallique arpentée sur un poteau m'est passée à travers le dos, soulevé et retombé sur le dos du train, mais elle n'a emporté que mon sac à dos, ma carte d'identité et mon porte-monnaie, Loulombo-Gare, le train a sifflé au carré, un fils de pute a mangé le boyau et le train s'est arrêté, il faut attraper le coupable et le boyau surtout, la haine se ragaillardit mais le coupable a poussé le train et tout sur les rails a repris sans dégât, le train est encore saturé, descendent les

cadavres, on en a marre d'enterrer, le pus devient comestible, et les femmes nous expliquent comment Dieu les a faites, les gosses ouvrent leurs mamans, les putains s'éclatent avec la milice Kokoyes sur la voie ferrée, le train venait de perdre ses freins, j'ai perdu le sommeil, et même mes cauchemars, ça l'a fait quand un connard m'a pointé son arme j'ai rêvé qu'il me tendait du pain, j'ai tenu le canon pour le croquer quand une maman m'a séparé du délire avec une gifle, que c'est beau de rêver, les yeux rouges, la locomotive a perdu ses dents à l'entrée de Loubomoville, le froid grince dans nos os, puis la forêt du Mayombe quand le tunnel nous a crachés, Pointe-Noire approche, Armel Obenza mon compagnon de galère me fait, terminus Dido, plus personne ne te fera chier maintenant, Pointe-Noire, la ville est belle comme une sirène...

### III

... La nuit, crépitent des étoiles précoces qui s'éteignent aussitôt précédées d'une luciole rouge coupant le ciel avec fracas, cette musique aux notes discordantes dont seuls les chiens connaissent la réplique pour avoir annoncé leur avènement écorche la quiétude du sommeil, mais les pauvres bêtes quoique hargneuses se résolvent à un repli tactique passé les préliminaires de l'insolence adverse et laissent les 4x4 prendre possession de la ville de Pointe-Noire, le matin nous suivons les drapelets blancs accoudés aux rétroviseurs de quelques quatre-roues armés qui seuls sont habilités à sillonner la ville déclarée morte pour raison de fin de guerre, quand elle s'arrête cette entreprise de massacre tu fais un gros pipi dans lequel tu évacues tout l'état d'urgence dont t'as été le siège depuis fortes saisons, tu sais le truc où tu flippes tous les jours, hé bien, quand ça s'arrête tout sec comme un pet d'ouvrier tu flippes quatre fois plus encore, t'as toute ta tension qui se soulève contre toi, t'as Dieu qui crève et le monde qui fout le camp, tu vois les cadavres genre de la rature sur du papier froissé comme ça tu te dis fini les caresses de la valkyrie et maintenant passons au propre, tu te surprends à être dégueulasse en pissant parce que c'est le genre de psaume qui t'arrive la main sur ton sexe à arroser les marguerites et la moutarde au nez, hier encore jouait la compagnie théâtrale de

Jean Jules Koukou dans un chapiteau à deux pas du centre culturel français, pas eu le temps d'emmerder les comédiennes entre deux taquineries leur frôler le cul, pas pu serrer la poigne de Jean Jules, parce que la rumeur, qui a toujours été plus efficace que le JT de vingt heures, les médias de l'opposition et le pitch du porte-parole du gouvernement, avait fait son temps, susurrant qu'il faisait sage de rentrer chez soi avant vingt-deux heures car à bon entendeur le salut est gratuit, seulement suis serré par deux chars d'assaut et mon pipi sur le mur du commissariat de police qui regarde la gare ferroviaire en face et l'océan avec, jour de canaille tu fais des emmerdes joli bénéf, en plus quand t'es maladroit comme moi forcément tu attires les mouches, quelques blâmes et une corvée, mais là on est hors saison, ça ne veut pas dire qu'on est fermés, les chairs à canon qui tiennent la ville décident conformément à comment ça s'arrange le prix à payer pour lever l'infraction, deux chars d'assaut de la famille BRDM me pointent leurs bites sur les fesses, m'intimant de ne pas arrêter de pisser, continuer, que je les entends rire, jusqu'à l'arrivée du commandant, j'ai plus rien mais ça le fait avec la menace j'ai l'impression de sortir des jets de cadavres, cent cinquante images par seconde avec la glu, le glaire de mes copines, des quantités de sperme longtemps gelé dans ma spermathèque, tout sort avec la chaude-pisse de la dernière putain que j'ai grimpée dans les toilettes de la boîte 36 15, tout sort avec le rhume de la saison 1997, tous les anophèles qui m'habitent, le sang de l'invalidé, les frustrations et la sueur des alizés, tout me sort par la queue, les deux gros bras du haut de leur BRDM, on dirait sur des mustangs avec des

écouteurs plus énormes que la tête, jamais normal des comme ça qu'importe la musique, se cassent en deux à la manière des calibres de chasse quand le front essuie les artères de leurs canons et les BRDM qui ronronnent, ils ont vu des trucs dans leur vie, y a pas à parier, mais des pisser comme ça, jamais, suis trop loin pour m'étonner, la remarque sidérante que je pourrais avoir deux bites, même trois, si on est sérieux, arrête, crie l'un des deux, et rapidement j'empoche les bijoux de famille, le pipi me coule mieux qu'un fleuve le long de la jambe gauche jusque dans la basket, la remplit en une traversée et finit bien évidemment de déborder sur la chaussée quand arrive celui qui est censé représenter l'adjoint du commandant empêché, fait pas trop de savoir, déjà c'est avec moins que brouter des cacahouètes qu'on se fait prisonnier de guerre, et le patron, puisqu'il est plus érudit que le type qui a monté la préface sur *Cahier d'un retour au pays natal*, connais pas son vrai nom, il a au moins deux ventres, pour être gentil de ne pas affirmer que c'est un lézard de ventre baiseur de sol, il porte un blue-jean, deux montres en or, des vues, c'est vrai, de sniper, parce que suis pas à solder non plus, sort d'une connerie de voiture américaine pour une guerre financée par les Français c'est pas sympa, charge sa kalache et me la tend comme un salaire, cinq secondes que je ne réponds pas à l'invite, la sixième suis en train de bouffer de la poussière au sol dans ma mare de sang et mes dents arrachées, les brodequins du chef sur ma nuque, des gamins qui ont raté d'être cheminots à force de regarder passer le train abandonnent les rails pour se lancer dans les kalachnikov avec une aisance qui leur prête la ressemblance d'une kyrielle

de macchabées trouvés au fond d'un coffre-fort, de la caisse américaine sort tout ce qu'il faut pour jouer les héros de la guerre sur photo, chacun choisit sa vie, rapidement se crée une barricade, carcasse de voiture, morceaux de briques, un tronc d'arbre abattu par la pluie d'avant-hier, quelques gourdins, le début d'un feu de camp et un cahier des charges...